Le Monde 24.10.67. "Skupljači perja" — "Mo

LES SPECTACLES

le cinéma

PAR JEAN DE BARONCELLI

«J'ai même rencontré des Tziganes heureux»

Vous souvenez-vous des *Chevaux de feu* du Soviétique Serge Paradjanov ? *J'ai même rencontré des Tziganes heureux* est un film qui nous surprend de la même manière et, dans une large mesure, nous séduit pour les mêmes raisons.

Notre surprise est celle d'être entraînés hors des sentiers battus de la production internationale, d'entendre autre chose que le ronron habituel des « histoires » de cinéma, d'être soudain plongés dans un univers radicalement différent du nôtre. Surprise qui ne serait pour nous que simple dépaysement, si l'insolite et le pittoresque ne se trouvaient transcendés ici (comme c'était le cas dans *les Chevaux de feu*) par la vision du réalisateur et ne débouchaient sur la poésie.

C'est avec un lyrisme fougueux que Paradjanov nous avait parlé de ce peuple des Carpates que l'on nomme les « Goutzouls », et son film avait pris la forme d'une sorte d'opéra folklorique. Pour évoquer les mœurs, l'âme et le mystère des Tziganes de la Vojvodine le réalisateur yougoslave Aleksandar Petrovic a adopté un style beaucoup plus proche du réalisme et qui, par moments, rejoint même — sans que ce soit jamais au détriment de la beauté formelle du film — celui du strict documentaire.

En fait Petrovic raconte moins une hsitoire qu'il ne décrit, sans trop se soucier de rigueur dramatique, mais bien plutôt en imitant le désordre de la vie, le comportement d'un homme. Cet homme, c'est Bora le Blanc, qui, comme beaucoup de ses frères de race en Vojvodine, fait commerce des plumes d'oie qu'il a achetées aux paysans. Bora habite un village misérable, envahi par la boue dès les pluies d'automne, mais dont les maisons enluminées et bariolées témoignent de ce goût de la couleur qui se confond chez les Tziganes avec le goût du rêve. Bora a une femme qu'il n'aime plus parce qu'elle est vieille, une ribambelle de gosses, un poste de télévision (plus souvent au Mont-de-Piété que chez lui) et, dans le cœur, le désir très simple et très fort de s'approprier la jolie Tissa. Quand Bora est triste, il se saoule épouvantablement à coup d'alcool et de musique. Ensuite il est capable de tout et même de tuer un autre Tzigane.

Certains diront que Bora est un être fruste. Et certes il l'est. Mais, à sa manière, c'est aussi un grand seigneur. En lui Petrovic a exalté l'extraordinaire instinct de liberté, l'inaltérable orgueil de ce peuple, dont les représentants, qu'on les appelle Tziganes, Bohémiens ou Gitans, sont depuis tant de siècles et dans tous les pays si étrangement méprisés, humiliés, parqués à l'écart de la communauté nationale, voire même persécutés.

Au fond de son extrême dénuement Bora ignore les entraves et les servitudes. Il sait qu'il peut tout se permettre ; qu'il peut jeter au vent, si l'envie lui chante, le sac de plumes qui est sa richesse ; qu'il peut narguer le fonctionnaire qui l'interroge, en lui « piquant » une cigarette ; qu'il peut même tuer, puisque son crime est admis par les siens et qu'il restera impuni. C'est parce qu'il est foncièrement libre, qu'il a, si je puis dire, la liberté dans le sang que Bora est heureux. Et s'il est d'autres Tziganes heureux, ce sont ceux qui lui ressemblent.

Telle est peut-être la morale de ce film, qui se passe d'ailleurs fort bien de morale. Sa sincérité a permis à Petrovic d'éviter les pièges de la mascarade folklorique. Ne laissons pas croire qu'il a voulu nous délivrer un message. Par la beauté constante de ses images, par son pittoresque et son humour, par sa sensibilité, par la qualité de son accompagnement musical et de son interprétation (Bekim Fehmiu se révèle ici un remarquable comédien), l'œuvre se suffit à elle-même. Son succès sera mérité.

* Dragon, Panthéon, Triomphe (v.o.); Delambre, Marotte (v.f.).

LE JAZZ

Par LUCIEN MALSON

SON HOUSE A PLEYEL

La sixième tournée de l'American Folk Blues Festival, dirigé depuis Francfort par les organisateurs allemands Horst Lippman et Fritz Rau, a campé samedi soir à Paris. Un public, nombreux à Pleyel, plébiscita Sonny Terry et Brownie McGhee — l'aveugle et le paralytique — ainsi que les artistes du blues rural, aux dépens de ceux du blues citadin, cette année peu convaincants.

Les musiciens de style urbain, en effet, un Little Walter décevant, une Cora Taylor, qui semblait avoir avalé une râpe à muscade, ont été éclipsés par les sexagénaires campagnards : Booker-T. White, qui dit cueillir ses textes dans les nuages ; Skip James, délicat instrumentiste à la voix de castrat ; Son House surtout, qui fait glisser le long des cordes de sa guitare des doigts de gants cuivrés qu'il enfile à sa main gauche comme deux énormes dés à coudre.

Destin étonnant que celui de Son House. La révélation de ce Festival avait cessé de chanter et de jouer voici vingt ans, à l'époque où la communauté noire commençait de se détourner de ses bardes traditionnels. La vogue mondiale du « folk song », l'imitation par les adolescents blancs d'une musique populaire syncopée, le replace sous les feux de la rampe. C'est un vieillard sobre, mille fois plus inspiré que nos petits pâlichons illustres, et parfaitement insoucieux, parce qu'il vit en marge du music-hall, d'encombrer ses concerts des pantalonnades auxquelles sacrifient les Little Richard et les James Brown, quelle que soit par ailleurs la force nue de leur talent.

EN PROVINCE

Un système d'abonnements communs entre le Centre du Nord et le Théâtre des Flandres

(De notre correspond. particul.)

Lille, ... octobre. — Le climat de neutralité armée qui caractérisait, ces dernières années, les relations du Centre dramatique du Nord, que dirige André Reybaz, et le Théâtre populaire des Flandres, qu'anime Cyril Robichez, tournera-t-il, dans l'avenir, à une franche collaboration dénuée d'arrière-pensées ? On peut l'espérer puisque les deux compagnies qui poursuivent dans la *en colère*, de Reginald Rose, *le Voyage de Monsieur Perrichon*, *Alcmène*, du patoisant liliois Simons, *Des souris et des hommes*, de Steinbeck, *l'Impromptu du tricentenaire*, pour commémorer le rattachement de Lille à la France.

Pour sa huitième saison, le Centre dramatique du Nord, qui vient d'inviter la Comédie de Bourges, montera *la Nuit des rois*, de Shakespeare, dans l'adaptation d'Anouilh. Suivront encore

NO

L'INDE

« Nous vivon
comme des poisso
affirme J.-P. Sart
que nous sachion
être la noble tâc
de nous y aider
nant au jour le
ments et les idée
trame de l'évo
Certes, il est de
Rousseau d'ironis
tère éphémère d
tant dès le XVI
que le journalis
encore révélé une
devait commence
France qu'à la
s'étaient imposés
l'avidité disait-o
« éphémères »
reporter et l'uti
masse, d'en faci
tion. Ainsi Genê
1768 la rédactio
alphabétique de
premier index d
périodique franç

L'Index a
« Monde », c
volume consacré
vient de paraitr
une lignée dont
sante vigueur.
plus grands jour
« Times » depu
XIX° siècle, en
York Times » —
lièrement leur in
fallu suppléer
contemporains.
français de presse
le concours du C
cation des Table
dont les deux
parus, consacrés
mières années du
en France et
encourageant acc

Il est à peine
que ce qui appa
au XVIII° siècl
XIX°, a été ren
indispensable p
ment de la p
ment des élémen
que provoquent
fonctions croiss
mation. Trois
format ont suf
dresser l'index d
années de la «
l'Index analytic
année du « Mo
un volume de gr
quelque huit c
texte serré.

D'un texte
lecture aisée et
commode. Se p
un dictionnaire
bétique, l'Index